

complir la plus importante cérémonie de la journée.

Une estrade avait été élevée pour recevoir les nobles hôtes. Les dames de la famille de Salaberry y prirent place.

M. le Dr Martel présenta alors au marquis de Lorne une adresse à laquelle le Gouverneur fit la réponse suivante :

Agitez mes remerciements pour votre adresse qui exprime éloquemment le désir patriotique que vous avez d'honorer d'une manière convenable la mémoire d'un patriote.

Je suis heureux de m'unir à vous dans cette commémoration des services rendus à la patrie par un vaillant soldat.

Nous sommes assemblés pour inaugurer un monument consacré à la mémoire d'un homme qui représente dignement le noble esprit de son temps. Ce même esprit existe encore de nos jours, et si l'occasion s'en présentait, une foule de Canadiens imiteraient l'exemple de ce grand homme et s'efforceraient même de réaliser ses exploits.

Cette statue nous rappelle le trait caractéristique de nos compatriotes. Content de peu pour lui-même, la grandeur seule pouvait le satisfaire quand il s'agissait de sa patrie. Tel était le caractère de Salaberry; tel est celui du Canadien de nos jours.

C'est à Chambly, c'est près du champ de bataille où il eut la bonne fortune de pouvoir faire éclater cette bravoure, glorieuse tradition de sa race, que nous plaçons cette statue.

Ce n'est pas dans un esprit de vaine gloire que nous élevons ce monument; mais c'est dans l'espérance que les vertus antiques conservées dans le souvenir de tous, pourront guider et éclairer les générations futures.

Ces vertus brillaient d'un vif éclat dans cet homme distingué que ses talents militaires rendaient apte à accomplir son devoir à la gloire de nos armes.

N'oublions pas, en lui élevant ce monument, de rendre, en même temps, à ses frères, le tribut d'hommage qu'ils méritent.

Ils se livrèrent, eux aussi, à l'heure du danger, à cette profession des armes qui, en quelques sortes, était innée chez eux. Trois d'entre eux succombèrent en défendant l'honneur de ce drapeau, qui est aujourd'hui le symbole de notre union et de nos libertés.

Dans ce beau pays, autrefois son séjour, il existe entre notre époque et celle où il vécut, un contraste qui s'impose forcément à nos réflexions. Où nous voyons maintenant de vastes et fertiles campagnes, un pays traversé par nos voies ferrées et où nos rivières permettent à nos bateaux à vapeur d'aborder, on ne voyait quand cette lutte héroïque était soutenue par de Salaberry, Perrault, Mailloux, Daly et Duchesnay, que quelques arpents cultivés au milieu de vastes forêts. Trop souvent, hélas! ces forêts abritaient même des armées ennemies.

Maintenant que nous nous réjouissons au souvenir des hauts faits accomplis à l'endroit où les Canadiens, Anglais et Français, se sont également illustrés, il n'est pas nécessaire de s'arrêter sur les tristes événements de ces jours. Nous sommes en paix, et nous vivons avec le peuple grand et généreux qui nous avoisine, dans les douceurs d'une amitié et d'une alliance qui, nous l'espérons, seront durables.

Alors ils essayèrent de nous vaincre, mais la bravoure des Canadiens sut leur inspirer ce sentiment de respect profond qui est le fondement solide d'une amitié durable.

Nous devons être heureux et nous réjouir de ce que nos rivalités avec eux n'existent maintenant que dans l'arène féconde du commerce.

Grâce à cette ère pacifique l'accroissement journalier de nos ressources et le développement des forces vives de la nation rendraient toute guerre entreprise contre le Canada, longue et difficile, aussi ne désirent-ils aucune ment envahir notre territoire, et nous l'espérons, un tel désir ne se manifesterait plus jamais, car les nations, à moins que la division ne provoque intervention, ne s'interposent pas aujourd'hui aussi souvent qu'autrefois dans les affaires de leurs voisins.

Si en 1812 le Canada fut si cher aux Canadiens, combien plus ne doit-il pas l'être aujourd'hui! Alors, en effet, sa population peu nombreuse goûtait les douceurs de la liberté sous l'égide d'une constitution peu libérale; maintenant, il renferme dans son sein un grand peuple, se développant sans cesse, se gouvernant par lui-même à l'intérieur, jouissant avec fierté de la forme de constitution la plus libre, et ayant la faculté, par l'entremise de sa propre représentation, de bénéficier de l'influence diplomatique d'un grand empire pour l'avantage de son commerce avec les nations étrangères. Chez nous, aucun parti ne voudrait provoquer des révolutions ou un changement quelconque de gouvernement. Personne n'a de chance de succès dans la vie publique, en Canada; personne ne reçoit l'appui de notre peuple, s'il n'aime avant tout nos libres institutions.

Le gouverneur-général qui, grâce à votre invitation, se trouve en ce moment au milieu de vous, n'est, en tant que chef du gouvernement fédéral, que le premier et continu représentant du peuple. Cependant, ce n'est pas seulement comme personnage officiel que je me réjouis d'être avec vous aujourd'hui; c'est pour moi une satisfaction personnelle, ce sont de joyeux instants que ceux où il m'est donné de visiter, en compagnie des membres de la famille de Salaberry, le théâtre de tant de grandeur et de courage.

La princesse et moi, nous ne pourrions jamais

oublier les relations d'amitié intime qui ont existé entre le prince Edouard, duc de Kent, et le colonel de Salaberry, amitié de famille qui, j'ose l'espérer, ne sera pas restreinte à nos aïeux. La princesse m'a prié de vous exprimer le profond intérêt qu'elle porte à cette solennité; elle désire que je vous fasse part du regret qu'elle a de ne pouvoir se trouver avec vous aujourd'hui.

Elle espère cependant pouvoir admirer ce monument où, pour la première fois, l'art d'un de nos sculpteurs a si bien commémoré la loyauté, le courage et le génie d'un guerrier canadien.

M. Dion présenta alors à l'assemblée le lieutenant-colonel Harwood qui fit le discours de circonstance.

M. Harwood a tout ce qu'il faut pour réussir en pareille circonstance: une belle et forte voix, une magnifique prestance, de la verve et de l'imagination. Son discours fut fort goûté.

Le banquet eu lieu dans la soirée. Des discours y furent prononcés par Son Honneur le lieutenant-gouverneur Robitaille, les honorables MM. Mousseau et Mercier, et M. Préfontaine, député de Chambly.

La fête se termina par l'illumination du village.

ÇA ET LA

Il est question à Québec d'élever un monument à Mgr Cazeau.

Il est rumeur que M. Rouleau, M.P., remplacera M. E.-J. Langevin, sous-secrétaire d'Etat, qui doit être nommé greffier du Sénat.

Un savant de Londres dit avoir découvert une comète, laquelle se meut pour l'instant dans l'orbite du soleil. Il n'a pu reconnaître encore la direction que suit la vagabonde.

Winnipeg fait des progrès surprenants. L'année dernière la valeur des cotisations de cette ville était de \$4,008,460; elle a plus que doublé en douze mois, car elle se monte cette année à \$9,038,035.

Le rang des ministres fédéraux par ordre d'ancienneté est comme suit: Sir John A. Macdonald, sir Leonard Tilley, sir Alexander Campbell, sir H. L. Langevin, Hon. J. C. Aikens, sir Charles Tupper, Hon. John O'Connor.

Une idée bien originale est celle d'Emile de Girardin qui a légué 10,000 frs. ou \$2,000 à chacune des trois circonscriptions électorales qu'il a représentées au parlement sous la monarchie de juillet et sous la république.

Son Excellence le marquis de Lorne, gouverneur-général du Canada, aurait l'intention de fonder une académie des lettres et des sciences au Canada; c'est du moins ce que le *Morning Chronicle* vient d'apprendre au public.

Quelques journaux de Québec disent que la rumeur s'accrédite de plus en plus que l'incendie de mercredi dernier est l'œuvre d'un incendiaire. Celui-ci aurait mis le feu par vengeance contre son voisin. Dans tous les cas, des arrestations ont été faites sur soupçon.

L'anglais qui était parlé par 22 millions d'individus au commencement du siècle, l'est maintenant par 90 millions; le russe, par 63 millions au lieu de 30; l'allemand, par 66 millions au lieu de 38; le français, par 56 millions au lieu de 34. Comme on le voit, c'est l'anglais qui tend à devenir la langue universelle.

Les hommes de police refusent d'agir en Irlande et ils envoient en masse leurs démissions. Ils craignent la vengeance de la populace, et il a été prouvé à l'évidence jusqu'aujourd'hui que le gouvernement n'était pas en mesure de les protéger effi-

cacement. La plus grande consternation règne parmi les groupes anglais dissimulés sur l'île. La populace se rend maîtresse en grand nombre d'endroits. Les hommes politiques en Angleterre ne savent comment tout cela finira.

Le Sénat en France a rejeté le bill adopté par la Chambre en faveur du scrutin de liste. Les ennemis de Gambetta, radicaux et monarchistes, sont dans la joie. Les républicains et les bonapartistes qui ont voté pour le bill menacent le Sénat. On demande que des élections générales aient lieu immédiatement. Encore une crise.

La gelée de ces jours derniers a causé des dommages sérieux aux cultivateurs notamment à ceux des différentes paroisses du comté de Lévis, annonce le *Quotidien*. Presque toutes les plantes qui avaient déjà percé la terre et offraient les plus belles espérances ont été détruites par cette gelée. Nos cultivateurs sont contraincts de recommencer leurs semences, ce qui va leur causer un retard préjudiciable.

Le *Canadien* a raison de dire que les les québécois doivent s'en prendre à eux-mêmes du malheur qui vient de les frapper. Quand donc cette ville infortunée prendra-t-elle les moyens de prévenir les désastres qui finiront par la rendre inhabitable?

"Si nous voyons aujourd'hui des centaines de familles sans logement nous pouvons, dans une bonne mesure, nous en accuser nous-mêmes. L'élément destructeur a eu le temps d'assurer son empire avant que la brigade du feu pût avoir de l'eau pour le combattre.

"C'est-à-dire que si nous eussions eu un réservoir dans la partie la plus élevée de la ville, le feu eût été facilement dominé et circonscrit à d'étroites limites.

"Nous bâtissons des portes magnifiques, nous contribuons à des lieux de promenades enchanteurs, et nous n'avons pas les moyens d'empêcher notre ville d'être réduite en cendre tous les cinq ou six ans!"

LE DÉSASTRE DE LONDON

Nous donnons ci-dessous quelques-uns des incidents de la terrible catastrophe qui paralyse en ce moment toute la population de la ville de London.

Mme Maynard n'a dû son salut qu'à l'art de la natation, qu'elle a appris dans sa jeunesse. Elle a réussi à nager jusqu'au rivage.

Un petit garçon qui sautait à l'eau, tomba sur le dos de M. Win. Ashbury, qui fit de vains efforts pour se débarrasser de ce dangereux fardeau. Le petit malheureux se cramponna tant et si bien à cette épave vivante, que M. Ashbury dut se résoudre à atteindre la rive avec lui.

Lorsqu'on recueillit le cadavre de M. Millman, le malheureux père serrait dans ses bras deux de ses enfants. Tout indiquait qu'il avait succombé en essayant de les sauver.

Une jeune femme raconte comme suit comment elle a réussi à se sauver: En sautant à l'eau, elle a été saisie à bras-le-corps par une autre femme contre laquelle elle a eu à soutenir une lutte désespérée pour ne pas être entraînée au fond. Elle a réussi à vaincre la malheureuse qui a disparu aussitôt.

Au moment où le bateau coulait, l'un des excursionnistes était assis près de son enfant. Au milieu de la stupeur que lui causait la catastrophe, il saisit sans y regarder un enfant qui se trouvait près de lui, et quelques instants plus tard il touchait le rivage et embrassait l'enfant qu'il croyait être le sien. Mais, au même instant, il poussa un cri de désespoir; il venait de s'apercevoir de sa méprise. Quant à son propre enfant, il s'est noyé.

L'un des incidents les plus dramatiques est le suivant: M. N. Wilson, appréhendant le danger, dit à sa jeune épouse de monter sur la lice. Au même instant l'ac-

cident se produisit, et M. Wilson se trouvait à l'eau. Chose assez extraordinaire, sa femme eut la chance de tomber dans ses bras, et il commença alors à nager vigoureusement. Il fut malheureusement saisi à la gorge en ce moment par un homme que la frayeur affolait, et qui lui serra le cou comme dans un étouffement. Voyant le danger que lui et sa femme couraient, M. Wilson mordit la main qui l'étranglait et qui lâcha prise immédiatement. Il continua alors à nager en soutenant sa femme, mais il fut empoigné de nouveau par un autre excursionniste qui se noyait, et il fut séparé de Mme Wilson. Après avoir réussi à se débarrasser, il atteignit le rivage et se trouva près de sa femme, qui a été sauvée, elle ne sait trop comment.

LE CHAT LUMINEUX

Ainsi que chacun le sait, le tigre en miniature vulgairement appelé matou possède, entre autres, lorsqu'il est frotté à rebroussepoil dans l'obscurité, la faculté de s'électriser et de dégager des étincelles comme la meilleure machine électrique.

Or, le professeur Maynard, de la ville de Cincinnati, est propriétaire de la plus forte batterie électrique du monde, une batterie de 600 à 1,000 chevaux de force; en outre, il a un magnifique chat noir qui n'a pas son pareil entre New-York et San Francisco.

Dernièrement, le professeur Maynard prit la résolution, héroïque pour un savant, d'enlever la poussière qui, depuis un grand nombre d'années, s'était amoncée dans son laboratoire, opération que lui seul pouvait mener à bien. Pour faciliter cet ouvrage, il fallait déplacer la fameuse batterie et la mettre dans le corridor; par hasard, les extrémités des deux fils conducteurs se trouvaient à environ un pied et demi l'un de l'autre.

Celui qui a quelque peu observé les chats a pu remarquer qu'ils s'aperçoivent immédiatement du déplacement d'un objet et cherchent aussitôt à s'enquérir du motif.

Le matou du professeur Maynard, imitant ses congénères, s'approche sans retard de la batterie et avance son nez vers l'un des pôles pendant que, malheureusement, sa queue touche l'autre pôle. On peut s'imaginer les suites funestes. A l'instant, le matou est traversé par un courant électrique de la force de six cents à mille chevaux: son poil se hérissé et il lance des étincelles comparables à celles d'un morceau de fonte chauffé à blanc et soumis à l'action du pilon. En même temps, il se met à miauler d'une façon navrante.

Le professeur accourt aussitôt au secours de son favori et le dégage.

Mais écoutez l'incroyable de l'histoire: le chat était et resta électrisé; il dégageait une clarté égale à huit cents bougies et devint un objet d'effroi pour tous ses collègues des toits.

Le professeur Maynard, avec le coup d'œil d'aigle qui le distingue, saisit aussitôt la portée incalculable de cet événement. Pourquoi, se dit-il, n'éclairerions-nous pas nos maisons, nos rues, nos places publiques avec des chats électriques, au lieu de continuer à attendre la lampe d'Edison, dont on ne voit pas arriver l'achèvement?

Chaque salle de concert pourrait en remplacement du lustre, être illuminée par un chat se balançant gracieusement au centre. Ce serait un jeu d'enfant d'enfant de placer un chat illuminé dans chaque lanterne; ceci rendrait le gaz tout à fait superflu. Les frais d'acquisition du matou et d'électrisation seraient peu de chose; il n'y aurait que la dépense de nourriture, question insignifiante.

Une nouvelle venant de Téhéran (Perse), dit que le principal fauteur du soulèvement populaire de Miendoab, ayant été condamné à mort, a été attaché à la gueule d'un canon et réduit en atomes avec la décharge, en présence de la population de Tabreez.